

Congrès de Hyères

4 et 5 février 2021

Identities et transmissions

Enjeux cliniques des liens

LES ENJEUX DE L'ACCUEIL DES MIGRANTS MINEURS NON ACCOMPAGNÉS

Francine Rosenbaum

FORMATRICE EN ETHNOCLINIQUE

MENDRISIO -SUISSE

Depuis bien des années je suis engagée dans l'accompagnement des migrants requérants d'asile, ainsi que dans la formation ethnoclinique des professionnels et des volontaires qui les rencontrent dans les moments de sursis de leur périple.

Dans le contexte actuel, où l'humanité semble se dissoudre inexorablement dans le vide éthique et culturel des réseaux sociaux, le tissage de liens fiables avec eux me semble donc être un enjeu de survie sociale.

C'est avec une brève histoire clinique que je souhaite illustrer certains enjeux de l'accueil des migrants mineurs non accompagnés.

La première chose que l'on exige de ceux qui arrivent à atteindre une frontière européenne est précisément de « s'identifier », de dire qui ils sont et de « raconter » leur histoire. Cette question apparemment anodine exige

d'assumer son propre nom, ses appartenances et ses souvenirs¹ alors qu'il faut au contraire rendre sa propre histoire « opaque » comme le dit Sayad dans La Double absence². ... Voilà pourquoi le migrant essayera surtout de deviner la réponse attendue par l'interlocuteur, il essayera de devenir celui qu'il imagine que l'autre exige de lui dans un jeu vertigineux de miroirs et projections croisées.

La question de leur statut est omniprésente dans l'esprit de tous ces jeunes pendant tout le temps que dure la procédure d'asile. Définis comme étrangers et illégaux, ils intègrent ces signifiants dans leur construction identitaire et sombrent dans ce que Furtos³ appelle la « mélancolisation du lien social ».

Comme je le raconte dans mon petit livre *Mon nom signifie le secret*, le début de l'histoire est un peu insolite : peut-être pour avoir appris que j'offrais aux professionnels des formations sur l'accueil des migrants, l'avocate locale des requérants d'asile me demande avec insistance de rencontrer un jeune adolescent afghan en grande souffrance psychique accompagnée d'importants troubles du sommeil. Le groupe de volontaires qui l'entourent exprime beaucoup d'inquiétude et de désarroi en rapport à leurs possibilités de soutien effectif.

En réfléchissant aux conditions précaires dans lesquelles pouvoir offrir un contenant suffisamment rassurant, je propose de le recevoir à mon domicile avec les volontaires pour plusieurs raisons méthodologiques :

- Une rencontre duelle, même avec un traducteur, serait glaçante malgré mon désir d'empathie. Pour l'adolescent ce serait la répétition d'autres

¹ V. de Micco, *Crescere sulla frontiera: dal trauma alla memoria in bambini e adolescenti migranti*, in REMHU – Rev. Interdiscipl. Mobil. Hum., Brasilia, Ano XXII, n° 42, p. 47-62, jan/jun 2014, PDF.

² A. Sayad, 1999, *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Seuil

³ J. Furtos, 2009, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Éditions Rue d'Ulm

consultations ou interrogatoires asymétriques et vraisemblablement ressentis comme persécuteurs ;

- Le partage des craintes et des préoccupations des volontaires à son égard peut constituer pour l'adolescent une confirmation de la fiabilité du groupe. Et aussi l'écoute de leur rencontre avec lui peut susciter le récit de sa propre histoire, comme le disait Evelyne Granjon au Congrès de 2015.
- Mon statut de volontaire âgée et ma maison comme lieu de rencontre peut représenter un espace approximativement familial pour un adolescent.

Je me présente brièvement en dessinant un *génogramme* sommaire de ma famille, en me situant dans ma trajectoire existentielle de grand-mère qui se dit *nya* en Pashto. Il s'agit de l'acte fondateur de toutes mes rencontres thérapeutiques et en particulier avec les exilés et les déracinés à la merci des préjugés et des schémas ethnocentriques de nos systèmes de soin⁴.

Cette brève narration, dans laquelle je mentionne la traduction de ma position générationnelle dans sa langue maternelle ainsi que l'origine et la signification de mon nom et de mon prénom, introduit en miroir des sujets d'échanges possibles. Cela me permet aussi d'activer des éléments culturellement significatifs pour l'adolescent, en particulier ma place « vénérable » de grand-mère pour étayer d'éventuelles prescriptions éducatives et de soins susceptibles de contenir et diminuer les inquiétudes du groupe de volontaires et d'octroyer une légitimité à des règles de comportement qu'il sera obligé de respecter s'il était reconnu comme mineur et inséré dans un Centre pour ados migrants.

⁴ Cette "présentation personnelle" initiale est décrite de façon détaillée dans mon livre *Approche transculturelle du langage et de la communication*, Paris, Masson, 1997.

En écho à cette ouverture, l'adolescent trace à son tour un schéma de sa famille. Il est le benjamin d'une fratrie de 14 enfants. Je lui suggère d'écrire leurs noms et de m'expliquer s'ils ont une signification particulière. Dans nos histoires de vie, *les nominations* et les célébrations qui les accompagnent, tant religieuses que traditionnelles ou laïques, sont le signe de notre appartenance au monde des humains. Rien ni personne n'existe avant d'avoir été nommé. Pour cette raison, l'identification et l'histoire de nos noms est une prémisse qui constitue l'un des fondements de l'alliance thérapeutique⁵. Lorsqu'il me dit que son propre prénom signifie **le secret**, je lui manifeste ma stupéfaction ainsi que la reconnaissance de l'importance, du respect et de la délicatesse avec laquelle nous devons approcher les secrets. Je lui restitue aussi que son nom de famille éclaire son appartenance à la grande tribu Pashto des Shinwari ...

Avant de quitter Peshawar l'adolescent fréquentait l'école secondaire et avait inscrit trois mots sur sa poitrine : LIVE FOR OTHERS.

Consciente des multiples interrogatoires qu'il avait déjà subis, cliniques y compris, il me semblait prématuré et inadéquat de lui demander en ce moment ce qu'il entendait par « vivre pour autrui ». J'explique aux volontaires que si un médiateur ethnoclinicien avait été présent, c'est à lui que j'aurais demandé comment se décline l'altruisme chez les Pashto. Grâce à son rôle d'interface entre nous et l'adolescent, il nous aurait expliqué comment les réfugiés Pashto en provenance d'Afghanistan sont socialement marginalisés au Pakistan, désignés comme pauvres, étrangers, tziganes, et dont la survie dépend de la solidarité. Pour pallier à l'absence d'un médiateur j'ai recherché quelques informations sur les coutumes afghanes. En pensant aux dynamiques associatives spécifiques au développement de l'adolescence dans les divers contextes sociaux je me suis souvenue du roman épique de

⁵ Cf. mon livre *Les humiliations de l'exil. Les pathologies de la honte chez les enfants de migrants*, Paris, Fabert, 2010 ainsi que le livre de Jean Claude Métraux, 2011, *La migration comme métaphore*, La Dispute.

Joseph Kessel *Les cavaliers*⁶ qui évoque le mythe de fondation afghan à travers l'histoire d'un garçon qui doit relever des défis et surmonter de nombreuses épreuves en parcourant tout le pays pour atteindre la maturité. Je demande alors à l'ado s'il sait chevaucher comme les Chapandaz du Bouzkashi qui sont les cavaliers du rodéo national. Comme il hoche la tête affirmativement je commente qu'il faut en effet un grand courage pour fuir du Pakistan et arriver jusqu'en Suisse.

Lors de la première audition de la police de l'immigration suisse, les fonctionnaires, interloqués par sa maîtrise de l'anglais et sa maturité, ont décrété qu'il mentait au sujet de son âge et qu'il avait sans doute 18 ans malgré sa voix dont la mue n'était pas achevée et même s'il est notoire que l'évaluation osseuse a une marge de tolérance de deux ans. Ils lui ont donc affublé une date de naissance arbitraire, le 1.1.1999, « dans un siècle précédent », avait-il ajouté avec une expression désabusée ...

Ce qui le tourmente le plus est le fait de se sentir impuissant et inutile, incapable d'aider les autres comme il l'a toujours fait, il se sent coupable et en a perdu le sommeil.

Je lui restitue, ainsi qu'aux volontaires, que son karma de sage et de responsable de *vivre pour autrui* est bien lourd et que, pendant le voyage, ses énergies étaient vouées à la survie du corps, qu'il n'y avait pas de place et pas de temps pour réfléchir à ce qui lui arrivait. L'insomnie, les angoisses et les accès de panique se sont manifestés ici, quand la survie physique a été garantie pour un temps déterminé dont l'échéance dépend de la décision des fonctionnaires de l'immigration. Un temps d'inaction forcée où toutes ses ressources psychiques et intellectuelles sont étouffées par l'impossibilité d'aller à l'école pour avoir été abusivement exclu de l'âge de la scolarité obligatoire. Dans ce temps suspendu, ses émotions et ses pensées sont

⁶ Joseph Kessel, 1967, *Les cavaliers*, Gallimard

envahies par la terreur d'être renvoyé dans l'enfer dont il a réussi à sortir vivant.

Même si l'intention de reconstruire la narration de l'histoire qui a précédé son départ a pour but de restituer la dimension temporelle de son existence actuellement congelée dans le trauma migratoire, je perçois que la poursuite d'une narration sur le fil des souvenirs émotionnels pourrait aboutir à une décompensation que je risque de ne pas être en mesure de contenir adéquatement.

En prenant le groupe à témoin, je me borne donc à lui restituer que son mal être vient aussi de l'opulence qu'il y a ici et de son gaspillage face à ceux qui n'ont rien, qui souffrent et qui sont en danger comme sa famille et d'autres personnes contraintes à fuir pour survivre.

Il précise alors que ses parents lui ont ordonné de partir en lui donnant le mandat de survivre et d'être en bonne santé. Je constate qu'il a accompli le premier mandat: il a survécu! Maintenant il doit accomplir le second: être en bonne santé. Il a besoin d'une bonne santé aussi bien pour affronter une réponse négative à sa demande d'asile (être renvoyé en Afghanistan ou au Pakistan) que pour affronter une décision positive, c'est-à-dire entreprendre un parcours scolaire et professionnel. Pour cela, comme l'auraient fait ses parents, je lui enjoins de s'alimenter régulièrement et d'aller courir et faire du sport même s'il ne veut voir personne. Il doit accomplir le second mandat de ses parents. Le temps d'élaborer les blessures qu'il a souffertes n'est pas encore arrivé.

Il me renvoie que ses *blessure sont des bêtes féroces qui ne lui laissent pas de répit*. Je l'amène à constater que, pour le moment, il n'y a que les anxiolytiques qui vont lui permettre de maintenir les bêtes sauvages en cage. Quand il ira mieux, il pourra les apprivoiser tout doucement et les transformer en levier d'expériences pour poursuivre le chemin. Malgré sa défiance, je lui

dis clairement que, en tant que jeune Pashto de 16 ans fidèle au code éthique du Pashtunwali⁷, il est moralement tenu à respecter mes décisions, dictées par ma position de grand-mère et de thérapeute qui lui veut du bien. Je constate qu'en me référant au code éthique des Pashto j'arrive à obtenir une triste moue affirmative.

Le temps s'écoule sans apporter de modifications à la situation d'anomie dans laquelle cet adolescent est contraint. Il semble qu'il se sente toujours plus mal, piégé par un *syndrome d'auto-exclusion et d'auto-punition*.

Comme l'explique Jean Furtos⁸, *le syndrome d'auto-exclusion naît lorsque les personnes n'arrivent plus à dire NON à l'inacceptable : alors ils ne peuvent que dire non à eux-mêmes*. L'adolescent rejette les offres d'aide en les disqualifiant de manière logorrhéique.

Puisque la réalité n'est pas fiable, la préservation de ses fantasmes est prioritaire pour lui. Pour cette raison j'ai choisi de contenir le plus possible son fleuve de mots et de le confronter avec des prescriptions paradoxales en me positionnant à nouveau comme une grand-mère qui souhaite l'aider à retrouver la force et le courage pour résister, progresser et devenir un adulte dans ce monde injuste.

Aux volontaires je propose de reconsidérer le fait que l'adolescent veille pendant la nuit et dort pendant la journée. Le reversement du cycle

⁷ *Le Pashtunwali est le code éthique de la vie: il cautionne l'auto estime, l'indépendance, la justice, l'hospitalité, l'amour, le pardon, la vengeance et la tolérance. Il se fonde sur la loyauté - **sabat** – envers la famille, les amis et les membres de la tribu. L'auto estime se fonde sur le respect et l'obéissance au père et à la mère. Il faut toujours penser au jugement maternel sur le comportement. Vivre pour autrui signifie principalement vivre pour ses parents et sa famille. Pour "agir Pashtun" il faut prendre soin de soi et se respecter soi-même.*

⁸ J. Furtos, Conférence-débat de l'Association Emmaüs et de Normale Sup' **LA RUE? PARLONS-EN**. Texte de la conférence-débat du 8.4.2009, Editions Rue d'Ulm, Paris.)

sommeil/réveil était sûrement celui qu'il avait vécu pendant son périple d'une année et demi: la marche pendant la nuit dans les bois et dormir pendant la journée pour éviter d'être repéré. Ici il n'a pas d'horaires à respecter, il ne lit pas, n'écrit pas, ne fait aucun apprentissage à mettre dans la valise de la vie, celle qu'il pourra porter à l'intérieur de lui et que personne ne pourra lui enlever. Jusqu'ici nous n'avions pas reconnu, ni pris en considération avec lui que le fait de ne pas se lever le matin pouvait être le reliquat d'un comportement salvifique devenu maintenant obsolète.

Je propose donc aux volontaires que nous reconnaissons tous ensemble qu'il vit une situation extrêmement injuste et qu'il est excessivement difficile de faire des apprentissages tout seul, en autodidacte, pour devenir un adulte compétent.

Pour le moment, les conditions de vie indignes de cet adolescent requérant d'asile et son futur inconnu sont gérés par la politique suisse à l'égard des migrants. Je pense que sa seule marge de survie psychique réside dans sa capacité d'accueillir et d'incorporer les manifestations de possibles relations éclairées et civilement engagées dans son entourage, ce que Cyrulnik a nommé *résilience*. Malheureusement, je partage l'avis qu'il exprime dans son dernier livre⁹. Il dit : *Je suis convaincu que la transformation de notre monde sera systémique et que la violence atteindra des sommets exceptionnels ...* À la question *Pourrait-on faire du social sans violence ?* Cyrulnik répond *NON. C'est la méthode habituelle pour imposer ses conceptions sociales. La violence est une tentation quand on veut dominer. La paix est une aspiration quand on veut vivre simplement.*

⁹ Avant dernier livre ! *La nuit j'écrirai des soleils*, le dernier étant *Des âmes et des saisons*.

Or, afin de ne pas nous laisser piéger par le sentiment d'impuissance professionnelle qui menace bon nombre de travailleurs sociaux, il me semble important de clarifier quel est l'enjeu pour les participants dans ce genre de rencontres : dans la situation que j'ai décrit ici, l'adolescent, les volontaires, l'avocate et moi-même :

- Pour l'adolescent il s'agissait d'accomplir le mandat parental de survivre pendant le voyage et pendant le temps d'attente imposé par l'institution politique à l'égard des migrants.
- Pour les volontaires il s'agissait de pousser le mineur à accepter des règles d'hygiène physique et mentale pour son développement personnel, ce qui, dans la situation d'exclusion et d'anomie présente, était pour lui inaudible et inacceptable.
- Pour l'avocat il s'agissait de trouver des argumentations et des certificats qui étayaient la demande d'asile.
- Pour moi il s'agissait d'offrir un contenant fiable, autant que possible dénué de représentations persécutrices, qui permette de reconnaître ces besoins multiples et divergents et d'y répondre sans en préteriter aucun.

Il me semble urgent que les professionnels du secteur psychosocial soient sensibilisés et formés à la prise en charge ethnoclinique des mineurs étrangers isolés qui arrivent chez nous avant que ces bombes à retardement nous explosent à la figure. En effet – et je veux encore citer Furtos¹⁰ pour terminer – *si Freud avait été avec nous aujourd'hui, il n'aurait peut-être pas décrit comme des conflits majeurs ceux de la sexualité, des pulsions et de la culture. Mais il aurait sans doute parlé du conflit entre les droits de l'homme*

¹⁰ Jean Furtos, 2009, *De la précarité à l'auto-exclusion*, Editions d'Ulm.

et tout ce qui s'y oppose d'une manière éhontée. C'est vraiment le conflit auquel nous sommes confrontés.